



Manifesta 2

En attendant la polémique...

On s'imaginait que la venue de Manifesta 2 au Luxembourg fournirait l'occasion rêvée d'un débat public où éclaterait enfin la polémique latente sur le statut de l'art contemporain. Il est vrai que la prudence des curateurs ne prête guère à la polarisation.

L'événement culturel européen de cette année n'a pas eu lieu. Du moins au Luxembourg. Voilà sans doute une réalité qui entrera en ligne de compte lors des préparatifs de la prochaine édition de la jeune biennale européenne d'art contemporain. Du côté des autorités luxembourgeoises, le maigre succès public et les critiques de toutes parts risquent de faire mouche. Car, pour le Ministère de la Culture, faire venir la jeune biennale sur le sol luxembourgeois relevait de plusieurs enjeux.

Tout d'abord, on espérait relancer la dynamique de l'année culturelle 1995 qui, quoiqu'on en dise, avait mobilisé le public autochtone et créé d'importantes ouvertures dans le champ de la production artistique. Optimiste, certes, sachant que la programmation de 1995 s'entichait de couvrir toutes les attentes du grand public; néanmoins, on pouvait légitimement escompter un impact certain sur la population. Plus encore, cet événement majeur se présentait comme un attrait touristique susceptible de remonter le moral des membres de l'HORESCA, qui depuis l'aube des temps, ne cessent de se lamenter sur les mauvais chiffres enregistrés par l'ensemble de la branche. En dernier lieu, choisissant d'accueillir des artistes du moment, on déminait quelque peu le terrain pour le futur Musée d'Art Moderne qui, nonobstant son appellation, verra transiter plus d'une oeuvre récente.

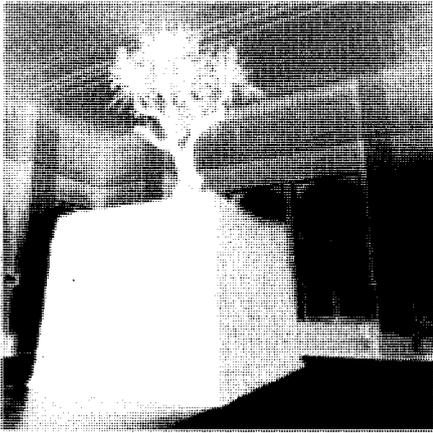
Le constat se révèle doublement amer. Ainsi les touristes alléchés par *Manifesta 2* se font rares et l'on peut d'ores et déjà parier que le chiffre de 20.000 visiteurs, prudemment annoncé par les organisateurs, ne sera pas atteint. Pire, l'écrasante majorité du public luxembourgeois demeure parfaitement insensible à cette offre culturelle supplémentaire. A tel point qu'une polémique, à l'instar de celle déclenchée par l'année

L'écrasante majorité du public luxembourgeois demeure parfaitement insensible à cette offre culturelle supplémentaire.

de toutes les cultures, est tout simplement impensable. On n'en parle pas, voilà tout! Pour qui douterait du profond désintéret de la population, il lui suffirait de feuilleter les pages culturelles des principaux quotidiens luxembourgeois parus lors du vernissage; il y trouverait à peine quelques clichés convenus mettant en scène les décideurs locaux, agrémentés des commentaires de circonstance. A quelques exceptions près, la presse locale, par peur, incompetence ou dédain, a dans une première phase manqué de relayer l'information, omis de poser des questions, failli dans sa mission d'investigation. Pareille indifférence inaugure mal de la fréquentation et de la publicité réservée au

Musée Grand-Duc Jean dont les travaux viennent d'être timidement entamés. Par ailleurs, elle pourrait inciter les autorités à reformuler certaines priorités. Avec, en toile de fond, le danger d'un effet pervers: la tentation d'y réfléchir plus d'une fois avant de se lancer dans une entreprise d'envergure, d'autant plus si elle s'inscrit dans un présent plus difficilement manipulable. Retour à la case départ?

Au fait, les problèmes posés par ce "travail *Fluxus*" (catal.) dépassent le cadre du retentissement auprès du public. Qu'on ne se trompe pas de débat: l'art contemporain n'attire pas les masses. Telle n'est pas sa vocation, tel ne saurait être sa finalité. Les questions de fond concernent le niveau de l'intentionnalité: qu'a-t-on voulu montrer, voire exprimer, et pourquoi? Selon l'introduction à l'exposition, cosignée par les trois curateurs, ces derniers souhaitaient "...que l'exposition au Luxembourg reflète ce qu'(ils avaient) vu et ressenti lors de (leur) quête, plutôt qu'elle suive un thème préconçu. (...) *Manifesta 2* se situe quelque part entre une enquête et une exposition thématique." Le visiteur qui, tout au long de son périple à travers les différentes institutions, tente de dégager un fil conducteur reliant la cinquantaine d'oeuvres, est en droit de se demander sur quoi pourrait bien porter cette "enquête". Et si, à défaut de "thème préconçu", cette "quête" ne débouchait nulle part? Dès lors, la ques-



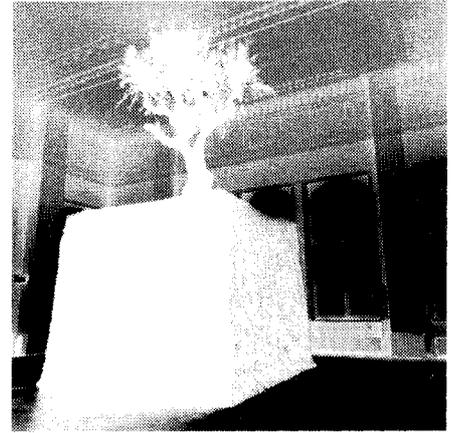
tion porte sur ce que, au bout du compte, peut espérer montrer une biennale, même si elle se considère vaguement être "d'un type nouveau". Un aperçu de la jeune création contemporaine dans les quatre coins de l'Europe? En faisant le grand pont entre un artiste italien confirmé et une artiste estonienne qui se qualifie elle-même d'"éta-lagiste"? (Quand bien même elle se tire mieux d'affaire que le premier). Résultat: "On sera donc fréquemment rejeté sur la fragmentation originale des artistes dans l'exposition." (ibid.) Une fragmentation qui somme toute ne renvoie qu'à elle-même, la diversité étant de rigueur. En fin de compte, elle fait écho à l'idée des curateurs selon laquelle le message stipule qu'il n'y a pas de message. En clair, que l'absence de concept tient lieu de concept. L'exposition devient un fourre-tout, capable de niveler toute réflexion au profit d'un éclectisme affiché, signe ostentatoire d'une démarche dite démocratique. Or les biennales qui présentent les mêmes caractéristiques sont légion. Avait-on besoin d'une exposition pluraliste de plus? Fait-elle avancer la compréhension des démarches contemporaines? Faire le point sur les multiples tendances artistiques européennes ne relève-t-il pas forcément de l'arbitraire?

Pour toute défense, les curateurs rappellent dans chacun de leurs entretiens communs que l'exposition s'apparente davantage à un réseau de contacts, dont une bonne partie du catalogue s'efforce de documenter l'existence. L'établissement du *network* tendrait également à

justifier les innombrables déplacements effectués par les curateurs, traquant les artistes méconnus jusqu'au fin fond de leurs ateliers. Fallait-il traverser le continent de bout en bout pour découvrir Carsten Höller, Tobias Rehberger (tous les deux ayant également participé à *Manifesta 1*), Maurizio Cattelan, Bjarne Melgaard, Pierre Huyghe ou encore Dominique Gonzalez-Foerster, dont la présence dans une configuration pareille ne s'explique que si on les pense capables de drainer un public plus nombreux? (Ce qui, d'aucune manière, ne présume de la qualité de leurs oeuvres respectives). Devait-on sacrifier un tiers du modeste budget pour accoucher d'un carnet d'adresses que

Il serait vain de déceler un dialogue entre les oeuvres, inutile de débusquer les polémiques, fastidieux de délimiter un contexte.

l'on aurait pu collecter à moindres frais? L'Angleterre compterait-elle moins d'artistes dignes d'intérêt, dignes de l'intérêt des curateurs, que le Luxembourg? En ce qui concerne les inconnus des pays de l'Est, pour la plupart issus du réseau Soros et auxquels on souhaitait fournir une plateforme internationale, ils sont repartis avec des sentiments mitigés. Et si les critères de sélection étaient un brin condescendants, pluralisme européen oblige bien entendu?



Dans ces circonstances, même les bons travaux tendent à se diluer dans le mélange insipide concocté pour cette édition. Eux seuls pourtant font survivre l'orphelinat qui abrite les enfants mal-aimés de ses créateurs. Il serait vain de déceler un dialogue entre les oeuvres, inutile de débusquer les polémiques, fastidieux de délimiter un contexte. L'agencement de l'exposition d'ailleurs incite à lui opposer les réflexes du consommateur gâté: choisissez ce qui vous plaît et oubliez le reste. Cependant, le fait qu'on n'y recueille pas d'indices sur ce qui caractérise la création contemporaine ne devrait surtout pas gâcher les moments de découverte.

Au final, il faut féliciter les responsables du Casino Luxembourg et le Ministère de la Culture pour leur audace, ne serait-ce que parce que *Manifesta 2* aura permis de remuer la communauté artistique locale, par ailleurs plutôt amorphe. Certes, le dédain manifeste des communautés artistiques locales à l'encontre de cet échantillon du monde artistique, étranger d'une part, professionnel de l'autre, n'est pas passé inaperçu. Pourtant, le temps d'un été, les intéressés avaient l'occasion de côtoyer les acteurs et les réflexions qui animent la scène européenne. Trois mois durant, le Luxembourg en aura fait partie. Rien de tel pour vous mettre en appétit!

Boris Kremer